

**Michel BITBOL et Jean GAYON (dir.), avec la collab. de Paula et Manuel QUINON, *L'Épistémologie française, 1830-1970*, 2<sup>e</sup> édition [1<sup>re</sup> éd. (Paris : PUF, 2006)] (Paris : Éditions Matériologiques, 2015), 24 cm, 466 p., notes bibliogr., index, coll. « Sciences et philosophie ».**

Cette nouvelle édition de la mise en perspectives historiques de l'épistémologie française incite à en interroger l'avenir. Dans la préface, Michel Bitbol et Jean Gayon soulignent l'évolution des recherches depuis 2006 sur les questions que l'ouvrage, constitué de vingt et une contributions, aborde en deux temps : une première partie insiste sur les liens entre courants de pensée, personnes et institutions ; une seconde partie se concentre plus particulièrement sur les « figures », oubliées ou emblématiques, de l'épistémologie « en France ». Mais à travers les problèmes que soulève la définition d'un « style » français dont participent des sources étrangères, c'est aussi, de façon plus générale, le devenir des rapports entre science, histoire et philosophie qui est interrogé.

La spécificité de l'approche française n'est pas séparée des liens qu'elle entretient avec la philosophie anglo-saxonne. L'introduction commence par rappeler l'ori-

*Analyses d'ouvrages*

gine anglaise du mot *épistémologie*, en insistant sur la dimension polémique de la naturalisation du nom, qui devient en français synonyme de *philosophie des sciences*, et se distingue alors de la *théorie de la connaissance*. On relève ailleurs d'autres expressions dont la mise en rapport est destinée à éclairer la signification philosophique de différences terminologiques : la « nuance française » entre langage et langue, masquant l'opposition située en anglais ou en allemand entre langage naturel et langage artificiel ; l'expression *philosophy of biology*, caractéristique d'une approche où l'analyse philosophique et la conceptualisation scientifique tendent à se confondre, comparée à l'usage, privilégié par Georges Canguilhem, de l'expression *philosophie biologique*, désignant davantage une « réflexion d'ensemble sur l'expérience humaine ». Ces distinctions sont révélatrices de l'ambition de favoriser le dialogue entre les écoles philosophiques en explicitant l'origine des malentendus.

Dans les raisons mêmes qui ont conduit les traditions à s'éloigner, sont cherchés les éléments permettant de nuancer les oppositions et de préciser les désaccords. Le positivisme, ses développements et sa remise en cause occupent une place importante dans la réflexion sur l'histoire et la philosophie des sciences : les filiations entre le « positivisme nouveau » en France et le néopositivisme viennois ; la parenté entre l'espérantisme linguistique et le symbolisme logique ; face au rejet de la métaphysique hors des prétentions de la science, la thèse de la dimension ontologique des théories scientifiques ; l'influence de cette thèse sur le postpositivisme.

L'ouvrage s'inscrit résolument dans le « style » de l'épistémologie dont il rend compte, en proposant divers éclairages sur les points de vue constitutifs de l'histoire philosophique des sciences. D'Auguste Comte à Georges Canguilhem, les cadres traditionnels de cette histoire se trouvent interrogés à la lumière de leurs origines institutionnelles et humaines. La description du contexte de création de l'Institut d'histoire des sciences et des techniques par Abel Rey, héritier « antipositiviste » de Comte, l'analyse du développement bachelardien de l'épistémologie historique s'accompagnent de la prise en considération du rôle de personnalités plus marginales, comme celle d'Hélène Metzger, qui joint à l'épistémologie de la découverte scientifique une herméneutique de l'histoire des sciences.

En consacrant la plus grande partie des contributions aux « figures », l'ouvrage permet de mesurer combien les problèmes posés traversent les frontières de « l'épistémologie française ». Henri Poincaré, Pierre Duhem, Émile Meyerson inspirent à la fois le refus du conventionnalisme radical et le rejet du positivisme, d'Alexandre Koyré à Thomas Kuhn. La question à laquelle est presque toujours reconduite la réflexion est celle de la place de l'ontologie dans l'histoire et la philosophie des sciences : elle se pose du point de vue criticiste d'Augustin Cournot, du point de vue rationaliste de Gaston Bachelard ; au sujet de la relation entre la pensée formelle et la réalité, comme dans le contexte de l'interprétation de Copenhague de la mécanique quantique.

La mise en lumière de filiations parfois oubliées présente en outre l'intérêt d'offrir au lecteur le matériau pour un meilleur discernement des sources de la pensée épistémologique, et ainsi, pour une meilleure compréhension de la portée du lan-

gage qui la transforme : de Poincaré ou Duhem au néopositivisme, français et viennois ; de Michel-Eugène Chevreul au modèle expérimental de Claude Bernard ; de Félix Ravaisson ou Kurt Goldstein à la « philosophie biologique » de Canguilhem et au concept de normativité. Corollaire de la place de l'ontologie, la question de l'individualité apparaît intrinsèquement liée au problème de l'unité de l'histoire, des sciences et de la philosophie.

Cédric CHANDELIER